

ALBERT COHEN

O VOUS,
FRÈRES
HUMAINS

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1972.*

I

Page blanche, ma consolation, mon amie intime lorsque je rentre du méchant dehors qui me saigne chaque jour sans qu'ils s'en doutent, je veux ce soir te raconter et me raconter dans le silence une histoire hélas vraie de mon enfance. Toi, fidèle plume d'or que je veux qu'on enterre avec moi, dresse ici un fugace mémorial peu drôle. Oui, un souvenir d'enfance que je veux raconter à cet homme qui me regarde dans cette glace que je regarde.

Mais il ne s'agit ni du jour où l'on coupa les boucles d'un mignon petit capi-

taliste, ni de quelque convenable amourette avec une fillette de bonne et rentée famille, ni d'une vieille bonne si dévouée et depuis quarante ans dans la famille, les bourgeois adorent ça, et leurs yeux illuminés d'idéal s'attendrissent de confort charmé, et parce qu'ils raffolent de pratiquer leur amour du prochain, amour qui n'engage à rien, à rien qu'à sourire, ils sourient beaucoup à cette esclave et prochaine, fort aimée mais peu payée, à chaque ordre donné lui sourient saintement, lui montrent leur squelette de bouche, lui adressent un message dentaire d'amour du prochain, ce qui ne coûte pas cher et les épanouit et dilate de perfection morale. Il ne s'agit pas non plus d'une dînette chez une riche grand-mère bourrue et par conséquent proclamée cœur d'or, les bourgeois adorent servilement ça, et ils passent tout aux vieilles générales tyranniques et sourdes qui donnent des ordres en tapant le plancher

avec leur canne, ils leur passent tout si elles ont une grande propriété avec des chênes séculaires et beaucoup de domestiques, et de ces vieilles teignes ils disent toujours qu'elles sont très bonnes au fond, et ils les chérissent abjectement, de même qu'ils chérissent la reine d'Angleterre lorsque, à la télévision, elle embrasse la petite fille au bouquet, ils adorent ça, et de nouveau ils s'attendrissent basement d'amour et de sécurité ravie, et ils sourient à cette chère reine encore en place, lui sourient servilement, sourient à la stabilité, sourient à l'ordre, garant de leurs possessions, et parce qu'ils sont pleins d'âme, avec un tas de suppléments d'icelle, ils adorent aussi la vie intérieure et ils sont friands de valeurs spirituelles non moins que de valeurs honorablement cotées en Bourse. Il ne s'agit pas non plus de quelque confortable mésaventure capitaliste genre chute dans l'étang de Bon-Papa, ni d'une question primesautière de jeune rejeton de

famille spiritualiste et cossue, une question de l'espèce Mère chérie, dites-moi, Dieu aime-t-il les domestiques autant que nous qui sommes de la bonne société?

Non, il s'agit d'un souvenir d'enfance juive, il s'agit du jour où j'eus dix ans. Antisémites, préparez-vous à savourer le malheur d'un petit enfant, vous qui mourrez bientôt et que votre agonie si proche n'empêche pas de haïr. O rictus faussement souriants de mes juives douleurs. O tristesse de cet homme dans la glace que je regarde.

O rictus faussement souriants, ô mon amour déçu. Car j'aime, et lorsque je vois en son landau un bébé aimablement m'offrir son sourire édenté, angélique sourire tout en gencives, ô mon chéri, cette tentation de prendre sa mignonne main,

de me pencher sur cette main neuve et tendrement la baiser, plusieurs fois la baiser, plusieurs fois la presser contre mes yeux, car il m'émeut et je l'aime, mais aussitôt cette hantise qu'il ne sera pas toujours un doux bébé inoffensif, et qu'en lui dangereusement veille et déjà se prépare un adulte à canines, un velu antisémite, un hâisseur qui ne me sourira plus. O pauvres rictus juifs, ô las et résignés haussements d'épaules, petites morts de nos âmes.

II

Je vieillis que c'est un plaisir, et je mourrai bientôt. Je mourrai bientôt, me redis-je avec un sourire. Drôle, je vais mourir, et je serai seul et gourda dans ma boîte et ma terre, tout seul et cireux et à jamais séquestré dans le noir étouffant silence, n'ayant pour compagnie que les files parallèles des raides morts, mes muets collègues, tout seul et flegmatique et refroidi dans ma longue boîte entourée de terre, terre humide, terre grouillante d'affreuses petites vies lentement ondulantes, et par-dessus les vivants auront mis une lourde dalle bien cimentée pour que le crevé ne s'avise pas de sortir de son trou.

Je vais mourir, me dis-je chaque jour. Adieu donc, celle que j'ai chérie, adieu, le monde, adieu, brillante nature, adieu, tendre mer Ionienne où je suis né, ô maternelle, ô limpide que j'aimais contempler, et près du rivage le fond était si visible et si pur que les larmes me venaient. Et vous, doux souvenirs, où serez-vous lorsque je n'y serai plus, ô mes colombes souvenirs, et mourrez-vous aussi ?

Oh, tout impassible sur mon lit de mort je serai, indifférent même aux sanglots de celle qui tant m'aima, et cela est incroyable car elle est ma bien-aimée, et elle me contempera inaccessible en ce glacial détachement, un étranger devenu, et elle ne comprendra pas cette cruauté et que je ne réponde pas à ses sanglots et que je ne calme pas son mal, moi qui de toute âme lui répondais et toujours la consolais et

alors, calmée, elle souriait et mettait sa tête sur mon épaule ou frottait son front contre ma poitrine, petit poney aimant.

Avant que tout impassible sur mon lit de mort je sois, indifférent même aux sanglots de celle que j'ai tant aimée, avant donc que tout silencieux et gourmé je sois, il faut que j'écrive un livre utile, court ou long, on verra bien, et assez de romans. Dans les pages que je vais écrire avec une maladive lenteur et un étrange petit plaisir triste et appliqué, je sais que je ridiculiserai l'enfant que je fus. Mais il n'importe si je parviens à ramener les haïsseurs à la bonté, à les convaincre que les juifs sont aussi des humains et même des prochains. Des humains, oui, avec des émois, des joies, des espoirs, des tendresses, des angoisses et, en leur enfance, des larmes solitaires, des sanglots dans la gorge figés, et des hontes, les yeux baissés.

III

Qui sait, me suis-je dit, ce que je vais leur conter va peut-être changer les haïsseurs de juifs, arracher les canines de leur âme? Oui, si je leur explique le mal qu'ils ont fait à un petit enfant, par eux soudain fracassé de malheur, s'ils lisent ce livre jusqu'à la fin, ils comprendront, me suis-je dit, et ils auront honte de leur méchanceté, et ils nous aimeront. De plaisir, je viens de me faire un clin d'œil dans la glace en face de moi. Soudain, j'ai pitié de moi, tout seul dans ma chambre, pitié de ce réformateur des haïsseurs, pitié de ce chimérique qui, de victorieux plaisir, vient de se frotter les mains tout

seul dans sa chambre, pitié de mon absurdité, pitié de mon clin d'œil ravi et de ce lamentable frottement des mains.

Mais quoi, si ce livre pouvait changer un seul hâisseur, mon frère en la mort, je n'aurais pas écrit en vain, n'est-ce pas, Maman, mon effrayée ? De quelque étrange part, cette part qui est en moi, ma mère m'approuve, je le sais, ma mère morte au temps de l'occupation allemande, ma mère qui a eu peur des hâisseurs de juifs, ma mère qui était naïve et bonne, et qu'ils ont fait souffrir. Elle était bonne et elle croyait en Dieu. Je me rappelle qu'un jour, pour me dire la grandeur de l'Éternel, elle m'expliqua qu'il aimait même les mouches, et chaque mouche en particulier, et elle ajouta J'ai essayé de faire comme Lui pour les mouches, mais je n'ai pas pu, il y en a trop.

IV

Je vais mourir bientôt et je serai un mort, un mort impliable, un vrai mort dans ce même lit où vivant je dormirai et respirerai ce soir, et ensuite ils me déposeront habillé et tout contraint et bougon dans un cercueil de chêne ciré, à l'intérieur joliment capitonné de satin blanc, mon cercueil, ma dernière propriété, et ils n'auront pas su m'habiller bien, ces imbéciles, et je serai très engoncé dans mon complet anthracite beaucoup trop chaud, et j'aurais préféré le gris léger, si joli, mais ils feront de moi tout ce qu'ils voudront, et ainsi traite-t-on les morts, solennels incapables, pauvres délaissés, et on vissera la planche

étouffeuse au-dessus de moi, et je ne protesterai pas, pauvre agneau, et adieu, Albert Cohen.

Je vais mourir bientôt et être dans de la terre à jamais, et au plus haut du ciel un éployé vautour en suspens attend déjà et me surveille, et j'écris pourtant avec un petit sourire aimable, avec une soigneuse lenteur, en un cheminement gauche mais commandé. Termite patient quoique bizarre, je fore mes couloirs, diligemment mes méandres, studieusement mes tunnels, avec l'écriture scolaire que j'ai lorsque je conduis ma plume en état d'obéissance et certitude, sûr et sans joie, mais avec quelque neurasthénique plaisir, cahin-caha, triste et mécanique, commandé comme un cafard ou une étoile, et je dépose mes tristesses, stériles plaintes offertes à l'avenir, et aussi quelques fleurs séchées, restes des funérailles de mon cœur, mes fleurs pour ceux

que j'ai aimés en silence et sans vouloir en être aimé, car ils n'aiment jamais assez.

Il fait beau dehors, il y a la vie dehors, et moi je reste seul et enfermé, oubliant de vivre. Drôle, je serai un mort dans quatre ou cinq ans, ou dix ans au plus, un mort tout déconfit et ankylosé, tout gauche et gêné, et la cravate mal nouée, pour la première fois mal nouée, ils n'ont pas su, les imbéciles, un mort si mort, un authentique macchabée avec tous ses charmes de claqué, et dans cent ans un tout osseux avec, sous le nez disparu, l'effrayant grand rire muet entre les deux maxillaires, le large rire incessant des morts, et dans mille ans quelques débris dans ma caisse, un peu de fémur peut-être ou d'os iliaque ou de sacrum ou de grand trochanter, et des graviers d'ossements.

Oh, ces lourdeurs étranges aux bras sont un avertissement, et ce mal inconnu au haut de la poitrine est une préparation, un bout de mort, et la vieillesse est un décès par petits morceaux, et le pire sera mon agonie, de moi aussitôt connue, et aucun espoir alors, aucune survie, et je ne me réfugierai pas dans un niais au-delà, et gloire à la vérité, mon honneur et ma joie. Drôle, je vais n'être plus bientôt, un mort imperturbable, et au lieu de profiter de cette vie qui est unique, je suis là dans ma chambre, tout seul, à écrire du matin au soir, à mettre des vermisseaux d'encre sur du papier, si inutilement.

C'est que, naïf que je suis, je veux, en mon âge tardif, et avant que le cercueil lentement ne descende, je veux laisser une sorte de testament pour ceux qui remueront

encore tandis que, débarrassé d'eux, je serai tellement immobile, moi, tout guindé et affecté et vraiment affreux, verdissant jaunissant et séché dans une caisse étouffante, sans air pour respirer, une caisse bientôt disjointe, et moi à jamais imbécile, à jamais sourd et muet, n'entendant pas les vivants et le bruit de leurs pas au-dessus de ma terre, n'entendant pas les aigus commérages d'un oiselet sur ma tombe, et soudain il soulèvera sa pattelette pour la décontracter, mon chéri, et il fera de mignons mouvements pour passer le temps ou pour sentir qu'il est vivant et qu'il se porte bien, et il fait si beau, nom de Dieu! s'écriera-t-il en son argentin langage, et soudain il vocalisera, reprendra son petit poème complètement marteau sur ma tombe, maboul sacré, petit messie, brimborion fou et chantant qui me fait honte de cette continuelle mort dont je noircis mes pages.

ALBERT COHEN

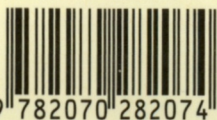
O vous, frères humains

Un enfant juif rencontre la haine le jour de ses dix ans. J'ai été cet enfant.

A. C.

Albert Cohen, né en 1895 à Corfou, en Grèce, a fait ses études secondaires à Marseille et ses études universitaires à Genève. Il a été attaché à la Division diplomatique du Bureau international du travail à Genève. Pendant la guerre, il a été, à Londres, conseiller juridique du Comité intergouvernemental pour les réfugiés. Après la guerre, il a été Directeur dans l'une des institutions spécialisées des Nations Unies. Albert Cohen a publié *Solal*, *Mangeclous*, *Le Livre de ma mère*. En 1968 le Grand Prix du roman de l'Académie française lui est décerné pour *Belle du Seigneur*. Son œuvre se poursuit avec *Les Valeureux*, *O vous, frères humains* et des *Carnets*.

nrf



9 782070 282074



72-V A28207 ISBN 2-07-028207-4

Extrait de la publication